

Spécial Point Gauche ! avril 1995

Témoignage d'Elie Arditti

De la rafle de Marseille à celle en Tarn-et-Garonne



Désolé la photo n'est pas de très bonne qualité

Au cours de son intervention émouvante, le soir du 20 janvier 1995 consacrée à René Bousquet, Monsieur Arditti évoqua deux questions : la rafle de Marseille (que traite Pascale Froment p. 362 à 400) et la rafle en Tarn-et-Garonne. Grâce aux documents qu'il nous a communiqués nous pouvons apporter sur ces deux points de précieuses informations.

### **1 - Récit d'Elie Arditti**

Je suis né le 15 mai 1924 à Smyrne en Turquie et en tant que juif français je fus immatriculé au Consulat de France. Ma première école a été l'ECOLE LIBRE catholique Saint Joseph de l'Apparition, dans la banlieue de Smyrne, tenue par des religieuses où j'ai appris le français.

Je suis arrivé à Marseille avec ma mère et ma sœur Victoria le 22 août 1934 puis je suis parti pour Paris.

Sans doute vers 1935, je suis redescendu à Marseille où nous avons habité au 23 de la rue Glandeves chez Monsieur et Madame JECHAYA et Rachel RESKENAZI. J'allais à l'école communale en haut de la rue Sainte dans le quartier de la Corderie. Puis, retour à Paris où je suis allé à l'école rue Keller dans le XI ème arrondissement. Auparavant en 1934, j'étais allé à l'école rue Erckmann-Chatrian dans le XVIII ème arrondissement. J'ai obtenu le certificat d'études en 1937, puis j'ai commencé à travailler.

Le 13 juin 1940 à 14 heures, par la Porte d'Orléans, je quitte Paris à pied (il n'y a plus de trains) avec ma mère et ma sœur (les Allemands entrent dans Paris le 14 juin). C'est l'exode. A Nemours nous trouvons un train avec des soldats français. Nous montons dans un wagon de charbon vide, découvert, c'est le 15 Juin vers 15 heures, nous sommes attaqués par des avions qui bombardent le train puis en rase-mottes nous mitraillent. Nous abandonnons le train avec nos affaires et nous nous enfuyons en sautant du wagon vers la lisière de la forêt toute proche. Au retour, il n'y a plus de train, nous allons toujours à pied jusqu'à Montargis, où le lendemain nous trouvons un autre train avec des soldats français. Nous montons avec eux. Ils nous donnent à boire et à manger. Le 17 juin, nous arrivons à Saint-Germain des Fossés (Allier), à 12 kilomètres au nord de Vichy où on fait descendre tous les civils. Nous sommes très bien accueillis par Monsieur JOLIVET, le Maire, et la population. Nous allons chercher de la paille et nous passons la nuit à l'école, par terre. Le lendemain matin 18 juin, vers 6 heures, ma mère nous réveille et nous dit en espagnol : "Levez-vous mes enfants, venez voir !" Et nous avons vu passer sur la route devant nous des tanks avec le drapeau à croix gammée. Donc, il n'était plus nécessaire de fuir vers le sud, ils nous avaient rattrapés.

Puis par l'intermédiaire de la Croix Rouge, nous avons appris que mon frère ALBERT qui était engagé volontaire était au camp de Septfonds dans le Tarn-et-Garonne, où après avoir trouvé du travail à Montauban, il s'était fait démobiliser. Nous sommes venus à Montauban, en septembre 1940, où nous avons été autorisés à résider deux mois, c'est pour cela que fin Novembre 1940 nous sommes partis pour Marseille. Le 1er Décembre, je trouvai un emploi dans une confiserie foraine derrière la Bourse, chez Madame VITTE. L'enseigne était "Confiserie Orientale." [...]

Le vendredi 22 janvier 1943, je travaillais à la confiserie comme d'habitude depuis le 1er décembre 1940. A partir de 10 heures du matin, je commençai à remarquer l'arrivée, par la Porte d'Aix et le Cours Belzunce, d'un défilé ininterrompu de camions bâchés, de side-cars et de nombreux GMR (Groupes Mobiles de Réserve). Le défilé dura jusqu'au soir. J'étais bien loin de me douter de ce qui nous attendait tous, nous les juifs, la nuit suivante. Après mon travail, je rentre tranquillement chez moi (veille de chabbat) au 13 rue d'Aubagne. Dans la nuit, à deux heures du matin, alors que nous dormons, on frappe à la porte : "Police, Ouvrez!". Ma sœur Victoria ouvre, un civil demande : "contrôle d'identité". Elle montre les papiers avec le tampon JUIF en rouge et le policier en civil dit : "suivez-nous". Ma mère cardiaque (elle était soignée par le docteur CHAOUAT, juif aussi) est prête à se lever. Je dormais derrière la porte et le policier ne m'avait pas vu. Je l'entends dire à ma mère : "PRENEZ UNE COUVERTURE". A ce mot de couverture qui me réveille, je compris ce qui m'attendait : je dis en espagnol à ma mère : "ne bougez pas mère, on ne reviendra pas !". Le policier demande : "qui est cet homme ?" et ma sœur répond : "c'est mon jeune frère". Elle propose d'aller faire contrôler l'identité seulement le lendemain. Ma mère est prête, debout - je lui serre fort le bras et lui répète en espagnol : "ne bougez pas, on ne reviendra pas". Le policier dit qu'il y en a pour deux minutes et ma sœur qui a commencé à comprendre insiste : "contrôlez ici les papiers, nous sommes turcs, notre pays est neutre." Réponse du policier : "je ne vous demande pas si votre pays est neutre, SUIVEZ-NOUS !" Alors derrière le civil, un jeune GMR lui dit : "laissez-la, la pauvre, elle est malade." Le civil perplexe prend nos cartes d'identité et nos cartes d'alimentation et marque sur un papier : Madame ARDITTI étant malade, sa fille reste pour la garder. Il me dit : "VOUS, VENEZ" puis me remettant tous les papiers, il ajoute : "Vous donnerez tout au commissaire en bas qui décidera". J'avais deux gabardines ; en partant ma sœur veut me donner la neuve, je lui dis : "donne-moi la vieille car je ne reviendrai pas". Et c'est grâce à cette vieille gabardine que je me reconnâtrai sur une photo du livre réalisé sous la direction de Philippe JOUTARD, Histoire de Marseille en 13 événements et

publié en 1988 aux Editions Jeanne Laffitte, photo ci-dessous [Elle Arditti est le 3ème dans le wagon en commençant par la gauche].

En descendant les escaliers, j'ai compté 6 GMR avec des mitraillettes et 3 civils qui continuaient la rafle en faisant du porte-à-porte. Arrivés au 1er étage, je demandai à un GMR si je pouvais aller pisser un coup (je n'avais pas envie) et il me dit : "oui". Je suis allé au bout du couloir où il y avait un cabinet, je pris les papiers de ma mère et de ma soeur et les cachai dans mon slip. Arrivés en bas devant l'immeuble, il y avait un camion et des policiers civils. J'ai été fouillé, on a noté mon identité, puis celui qui avait l'air d'être le commissaire me dit: "Vous êtes seul?", je réponds "oui", et il ajoute : "Vous n'avez pas de famille ?" et je réponds : "non". Alors il dit aux GMR : "Allez, embarquez-le". Je fus emmené sur la petite place où il y avait la Halle aux poissons. Là un autre camion nous attendait. Une fois plein, il partit rue Saint Ferréol. En route, par la bâche un peu entrouverte, j'ai pu voir le trajet : Préfecture, Castellane, Prado. Le camion était conduit par un GMR et à l'intérieur du camion, à l'extrémité il y avait deux GMR face à face.

Arrivés aux Baumettes, les camions avant de nous décharger tournaient, prêts à repartir, l'arrière du camion donnant sur l'entrée de la prison. J'ai vu à côté de moi, d'où on avait déchargé les passagers d'un autre camion, une femme qui réclamait ses béquilles restées dans le camion. "Mes béquilles, je ne peux pas marcher sans elles", dit-elle. J'ai vu un GMR lui répondre : "Oh ! bientôt vous n'en aurez plus besoin."

En entrant en prison, on nous a rassemblés dans le hall sur la gauche. J'ai rencontré Madame Elisa VALARIOLA et Madame Rachel CAPELLUTO qui m'ont dit en espagnol : "Qu'est-ce qu'on va nous faire, Elie?". "Oh rien!" répondis-je. Puis elles ajoutèrent : "Ils vont nous libérer?". "Bien sûr !" répondis-je (je mentais). "Que Dieu t'entende mon fils" m'ont-elles répondu toujours en espagnol.

A côté de moi, à ma gauche, il y avait une jeune femme avec un "gros ventre", elle tenait de sa main gauche une fillette qui ne devait pas avoir encore trois ans. A ma droite, une autre jeune femme avec un bébé dans ses bras. Plus loin, une autre femme qui m'a montré un tout petit chien caché dans son manteau contre sa poitrine. Elle dit : "je suis seule, je n'allais pas le laisser à la maison mourir de faim."

Les enfants en bas âge tenaient leur père par la main. A un moment, à environ 20 mètres de moi, j'ai vu un civil (GESTAPO, peut-être?) faire un signe de la tête, et des civils qui étaient mélangés avec nous, ont, en moins d'une minute, arraché brutalement les enfants des mains de leur père, et les femmes et les enfants furent séparés des hommes. Les civils n'ont pas dit un mot, ils avaient l'air d'avoir de l'expérience, ce qui m'a fait penser que ça devait être la

GESTAPO. Je n'osais pas penser que des Français étaient capables de faire cela ! Puis nous avons été dirigés par petits groupes dans une salle à côté. Un civil nous a dit : "Les JUIFS, deux pas en avant". Automatiquement, je me retournai, nous avons tous avancé, nous étions tous juifs. Devant, il y avait des tables et derrière ces tables des fonctionnaires français assis qui notaient notre identité. Il m'a fallu vider mes poches, j'avais un petit canif en nacre (cadeau de mon frère Albert), tout est resté sur la table. Le fonctionnaire me demande si j'ai des armes et je réponds : "Oui, j'ai une mitrailleuse!". Je voulais me payer le luxe de me foutre de sa gueule, parce que je sentais que c'était fini. [...]

Le dimanche 24 janvier à 5 heures du matin, on nous annonce qu'on va être libérés. Du deuxième étage où j'étais, je cours pour me trouver parmi les premiers à sortir. Alors à ma droite, un jeune civil dit : "Ne poussez pas, vous Y passerez tous". Intrigué par le "Y", j'ai arrêté de pousser. A 5h30, les portes de la prison s'ouvrent et ce que je vois me fait comprendre ce que voulait dire le "Y". J'aperçois des soldats allemands, je vois des "paniers à salade" vitrés avec des barreaux, on nous fait monter dedans. Le chauffeur est un gendarme et à l'intérieur, près des portes arrières, face à face, deux gendarmes, français bien sûr.

Le convoi se met doucement en route, de chaque côté, tous les 10/15 mètres environ jusqu'à la gare d'ARENC où nous arrivons à 6h45, il y a des soldats de la Wehrmacht, baïonnette au canon, pointée sur nous, et en plus, de temps en temps, des officiers SS avec des chiens bergers-allemands. Les officiers SS se tenaient tellement raides, que devant les gendarmes, j'ai dit : "ils sont fiers, ils se tiennent tellement droit qu'on dirait qu'on leur a planté un manche à balai dans le c... (pardonnez mon insolence mais j'avais dix-huit ans). Nous sommes passés par le Prado, Castellane, la rue de Rome, le cours Belzunce, la Porte d'Aix.

En franchissant dans le "panier à salade" l'entrée de la gare d'ARENC, j'ai pu voir, sur la gauche, un groupe de SOL, (Service d'ordre légionnaire future milice de Darnand) au garde-à-vous devant les SS, puis des civils souriants, l'air satisfait et fier de la besogne qu'ils étaient en train d'accomplir, des GMR, des officiers SS avec toujours les chiens. [...]

A 7 heures, le wagon fut plombé avec de grosses pinces par un ouvrier que l'on aperçoit sur la photo courbé à gauche de la porte. Le train a démarré à 10 heures. Juste à ce moment, tous les passagers ont récité le KADDISCH. [...] Dans l'après-midi, lors d'un arrêt en rase campagne, j'ai entendu des aboiements puis des gifles et j'entendis gueuler en allemand. J'ai vu un peu par la fente, on venait de lancer les chiens après un fugitif d'un wagon devant le nôtre. Après cela, lorsque le train s'est remis à rouler, des hommes ont ouvert la lucarne et

voulaient sauter. Le grand-père de MIRAMAS les a empêchés en leur disant : "attendons la nuit". C'est lui qui m'a dit qu'en sautant, on ne saute pas droit car on est happé par le train, mais on fait comme lorsqu'on descend du tramway sauf que ça roule un peu plus vite. Il faut sauter dans le sens de la marche (son conseil m'a servi). [...]

Dans la soirée, je me suis assoupi. Nous n'avions pas une goutte d'eau pour personne. Tout d'un coup, j'ai senti l'air frais. Des prisonniers avaient ouvert la lucarne et le premier à sauter fut le grand-père de MIRAMAS. Nous faisons la queue, j'étais le quatrième mais un homme m'a dit : "laisse-moi ton tour, je suis père de famille, j'ai des enfants". Je laissai mon tour, puis un autre me dit : "laisse-moi passer avant toi, j'ai une famille et des enfants". Je le laissai passer aussi. Je me préparai à sauter quand un autre voulut mon tour avant que les gardes ne se rendent compte de notre évasion et nous tirent dessus. Je refusai en disant : "moi, j'ai ma mère" et c'est ainsi que je sautai le 6ème. De la lucarne, j'ai atteint le marchepied et de là c'était moins haut et plus facile, ce qui fait que je m'en suis sorti sans mal, juste les genoux et les mains un peu éraflés. J'ai fait le mort jusqu'à ce que tout le train soit passé. Je me suis relevé lorsque j'ai vu le dernier wagon disparaître. [...]

De mon arrestation, au 13 rue d'Aubagne, jusqu'à mon évasion du train, quarante-deux heures se sont écoulées. Quarante-deux heures qui m'ont marqué pour toujours, même si je n'ai pas souffert. Je pense sans cesse à tous ceux qui étaient dans mon train. Le 25 janvier, j'ai lu les gros titres sur le journal à Charmes-sur-Rhône (Ardèche) : *30 000 policiers français et allemands ont procédé à Marseille à la plus grande rafle de l'histoire près de 6000 communistes et criminels ont été arrêtés!*

Elie Arditti

P.S. Elie Arditti sera recueilli à Charmes-sur- Rhône le 24/01/43 vers 21 h par un partisan qui le lendemain, après l'avoir caché dans une porcherie vide, l'a conduit chez le Pasteur du village, Mr Louis DALLIERE (Médaille des Justes décernée par l'Etat d'Israël)

## 2) La rafle en Tarn et Garonne le 24 et le 26 Août 1942

Sur ce point, Monsieur Arditti nous a communiqué deux documents. Tout d'abord un texte de Gérard GOBITZ : déportation des juifs durant l'été 1942 en Tarn-et-Garonne" "Les arrestations de juifs ont eu lieu dans ce département les 24 et 26 août. Ceci ressort d'un échange de correspondance de l'administration concernant les frais occasionnés par ces arrestations, notamment les factures présentées par les entreprises de transport et les frais de nourriture du détachement de la Police nationale de passage en renfort à Montauban les 26 et 27 août"

Gérard GOBITZ indique que 39 juifs du Lot furent transportés à Septfonds. Il continue :

-Un premier départ pour DRANCY eut lieu dans la nuit du 24 au 25 août, emportant 84 internés qui appartenaient tous au Groupe des Travailleurs Etrangers. Ils furent conduits à la gare de CAUSSADE où les 84 hommes parqués dans un même wagon. Un rapport de police dénonce ce fait comme n'étant pas « humain ».

Un second départ de SEPTFONDS eut lieu dans la nuit du 2 au 3 septembre, emportant 211 internés, hommes, femmes et enfants, jusqu'à la gare de CAUSSADE [...] Le nombre de juifs livrés aux nazis à partir de SEPTFONDS s'élève donc à :  $84+211 = 295$  [...]

Ces convois ont emporté 19 enfants de moins de 16 ans, dont le plus jeune avait 2 ans, ainsi que 7 jeunes de 16 à 17 ans.

Rappelons que ces faits ont lieu en "zone libre" !

Voici la liste des enfants juifs parmi tant d'autres arrêtés en Tarn-et-Garonne le 24 et le 26 août 1942 par la Police Française et livrés aux nazis. Ils furent gazés avec leurs parents à Auschwitz le 11 septembre 1942 : Adèle Kurzweil (17 ans) Esther Markowicz (17 ans) Armand Simons (17 ans) Gérard Simons (14 ans) Ernest Weinelberg (16 ans) Arnost Ecqstein (16 ans) Fanny Schwarcborg (16 ans) Bertha Schwarcborg (15 ans) Max Frydland (17 ans) Antoinette Frydland (17 ans) Hermann Frydland (17 ans) Bernard Roth (3 ans) Dieter Brand (15 ans) Kurt Moses (14 ans) Doris Loewi (14 ans) Genia Blejwas (14 ans) Adolphe Blejwas (11 ans) Frédérique Hirsch (13 ans), Marguerite Hirsch (11 ans) Fanny Lichsztein (13 ans) Roja Jesionowicz (10 ans) Dora Jesionowicz (3 ans) Freddy Werner (5 ans) Charles Engelhart (5 ans) Edith Engelhart (3ans) Henri Grau (2 ans).

Pour présenter plus précisément cette action tarn-et-garonnaise contre les juifs, Monsieur Arditti nous a communiqué un rapport de la gendarmerie d'Auvillar daté du 26 octobre 1942 à 14h30.

"Nous soussigné ... gendarme à la résidence d'Auvillar département de Tarn-et-Garonne, revêtu de notre uniforme et conformément aux ordres de nos chefs de service à la résidence et agissant en vertu d'un ordre de notre Commandant de Section en date du 22 octobre 1942, avons assisté à la levée des scellés de l'immeuble occupé précédemment, Place de l'Horloge, par la famille Israélite KURZWEIL (Bruno) et apposés par Mr ... adjoint au maire de la commune d'Auvillar lors de l'opération du 25 Août 1942 prescrivant l'internement des israélites conformément à l'instruction jointe à la Note n°83/h Section en date du 24 de ce même mois. ..."